
XYZ. La revue de la nouvelle

La nuit du bombardement

Florence Bouhier



Number 49, Spring 1997

Transatlantique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4516ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouhier, F. (1997). La nuit du bombardement. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (49), 19–24.

La nuit du bombardement

Florence Bouhier

C'est la faute aux nuages et au tonnerre. Le ciel était bas, et fumé comme des verres d'aveugle. Il roulait des épaules de traître par-dessus les toits. Les avions traçaient des coups de fourchette dans la purée des cieux. On ne les a pas vus venir, dans ce camouflage naturel. L'orage, qui secouait ses sacs de noix, couvrait la ritournelle métallique des moteurs. Quand la sirène a rugi dans la ville, les confettis et les feux d'artifice de la fête macabre pleuvaient déjà sur nos têtes. Seule ma mère, par le plus bienheureux des hasards, se trouvait à la cave au moment fatal.

Depuis que nous sommes en guerre, j'aime les caves. Je deviens rat, silhouette d'ombre aux effluves de moisie. J'aime descendre dans l'intimité de la terre, et pas seulement lors des alertes. Je suis une taupe qui fore ses galeries dans la chair d'Andréa. Nous nous retrouvons dans les creux de l'univers, entre les parenthèses qui s'ouvrent dans son ventre. L'oubli est sombre et silencieux. L'oubli est une cave dérobée aux assauts de la grenaille. Les chambres sont peu sûres. Impossible de s'abandonner sur un lit qu'il faudra peut-être désertter dans un instant.

Andréa a seize ans, comme moi. Elle est blonde comme une plage de juillet. Ses yeux sont verts comme le trèfle jeune – à quatre feuilles conjurant la couleur du malheur. Nous sommes les petits fiancés de la guerre. C'est la peur qui a fait glisser nos corps l'un vers l'autre, un jour de sirène.

Nous nous promenions dans le jardin public. Une balade très sage : j'avais fourré mes mains dans mes poches et Andréa parlait en dessinant avec ses doigts des arabesques dans l'air nu. Nous

marchions parmi les statues infirmes. Certaines ont été décapitées ou amputées d'un bras, d'autres ne sont plus qu'une paire de jambes soutenant des hanches offertes au ciel. Les bombardiers sont des sculpteurs aveugles. Nous nous étions réfugiés sous les ruines du kiosque à musique, dans cette chambre à fleur de terre qui ressemble à un caveau. Depuis que le gardien du square est parti se battre, la porte est restée ouverte. Il a dû emporter la clef avec lui. Plus tard, il faudra sûrement changer la serrure... Nous nous étions serrés l'un contre l'autre, dans le mélange de nos sueurs froides. J'avais alors songé qu'il serait bon de mourir ainsi, dans l'odeur musquée de la peau d'Andréa, dans le moelleux de ses seins, sous la pluie d'or de ses cheveux doux, là, dans le ventre du kiosque à musique réchauffé par nos haleines courtes. Je sentais le cœur d'Andréa battre contre ma poitrine. Longtemps, nous étions restés soudés. Une éternité de silence, d'attente aveugle. Les secondes pesaient leur chape de plomb. Je ne saurais évaluer la durée de notre étreinte : dans les contes, les heures enjambent parfois des siècles. Je n'avais plus peur, ni de mourir ni de vivre. Je me fichais des mauvais augures de la sirène, des sombres promesses du ciel. J'étais bien, serein, à fond de cale hors du monde dans un navire qui tanguait sur le bleu. Loin d'ici, à l'écart des calendriers, sauvé de l'écoulement inéluctable des sabliers. Plus tard, un grand éclat de rire avait jeté nos bouches l'une dans l'autre : fausse alerte ! Il avait bien fallu se rendre à l'évidence du temps infini qui venait de s'égrener dans un calme d'abysses. Nous avions ri, oui, avec violence, en rafales serrées, comme des rescapés, tremblant encore de la terreur enfouie, et un baiser avait tranché net le chaos sonore de nos gorges.

Avant ce jour, nous étions voisins, copains. Depuis, nous sommes devenus amants, petits fiancés de l'Apocalypse à la promesse d'union scellée dans les entrailles d'un kiosque qui avait, depuis longtemps, oublié la musique d'avant-guerre.

C'est la faute aux nuages fourbes, à la bassesse du ciel, à la foudre qui roulait des mécaniques. Je ne connais pas les salauds

qui, ce soir, nous ont arrosés, mais ils doivent bien porter un nom. On a les mêmes chez nous, les salauds malgré eux, des types ordinaires, comme mon père ou celui d'Andréa, qu'on a fourrés dans un bombardier, un cuirassé, un tank ou un camion bâché, en les traînant par la peau du cou.

J'ai les cheveux blancs comme si j'avais mille ans. Sous la poussière de plâtre, ils le sont peut-être devenus vraiment. Je tiens la main d'Andréa. Je la serre à la broyer, comme pour y fondre la mienne, mélanger les lignes de nos destinées. Maman a glissé, dos au mur, le long d'une fissure. Elle est assise par terre, les genoux dans la bouche, les bras enlaçant ses jambes comme pour les retenir d'une improbable fuite en avant. Une flaque de sang rose tremblote sur le plancher. Rose, exactement, sur la palette du sol, à cause du plafond qui s'est abattu sur nos têtes dans une pluie de farine. Je ne sais pas si c'est la poussière remuée ou autre chose qui embue mes yeux. Une vieille poussière remontée de l'intérieur peut-être, des fins fonds de mon cœur... Entre le monde et moi, il y a désormais un cadavre si lourd à porter que j'aurai sûrement du mal à le cacher dans un placard d'oubli.

Ma grand-mère, je l'appelais La Ventresque, La Gig', à cause de la danse de ses chairs gigantesques que les restrictions de la guerre n'avaient qu'à peine entamées. Elle me faisait honte. Je m'acharnais à dénoncer la graisse qui ballottait sous sa blouse grise. Le dégoût me rendait ordurier. La Ventresque, La Gig', La Géante-en-largeur, La Bouffeuse d'horizon, L'Ogresse. Je plantais en elle des aiguilles sadiques, comme pour la dégonfler en lui piquant l'âme. « C'est la guerre, la guerre ! Nous sommes tous secs comme des oiseaux morts, sauf toi ! »

Des guerres, elle en avait connu d'autres. La précédente lui avait tué son mari ; Papa n'avait alors que quinze ans. Après, je ne sais pas, elle avait dû continuer à marcher contre les vents contraires. Moi, je l'ai toujours connue silencieuse, n'ouvrant la bouche que pour manger. À mes attaques, elle répondait par un

triste sourire, une absence au monde, un regard pour personne, dévolu au bon dieu ou au néant. Souvent, je regrettais de l'avoir blessée, mais jamais je ne l'avouais. Cette rage méchante, je n'en maîtrisais pas les sources. Elle tenait de la catastrophe naturelle, jaillissant de ma gorge sans prévenir, dévastant tout malgré moi. J'étais l'instrument d'une vengeance aveugle. Je faisais payer à ma grand-mère le lourd tribut de toutes les injustices. C'était comme si mon père, son fils, encore si jeune, avait été immolé sur l'autel du Champ d'honneur pour grossir de quelques années supplémentaires l'existence de L'Ogresse. C'est comme si La Ventresque avait été responsable du vide de nos ventres et de nos rues. Comme si la bouche de ma grand-mère avait avalé des pans de murs, les arbres les plus hauts, la chair des statues et toute la viande des bêtes pour ne laisser que des décombres et des os nus.

Ses manies de vieille dame m'étaient insupportables. Elle avait planqué des bonbons sous son oreiller, tout collés, barbus, datant certainement de l'avant-guerre. Le soir, elle en suçotait quelques-uns en lisant des histoires d'amour à l'eau de rose, des romans de Delly. *Magali* et *Comme un conte de fées* étaient ses livres de chevet : elle en achevait un pour reprendre l'autre. Nos chambres, communicantes, n'étaient séparées que par une porte. Une nuit, avant de m'endormir, à l'écoute des bruits de succion et des pages qui tournaient, j'avais songé, ricanant dans mon coin : « Je suis sûr qu'autrefois il y en avait une... Une porte de bois massif, avec des gonds et une serrure d'acier trempé ! La Gig' l'aura bouffée... »

La ville est une carcasse rognée. Une bouche au sourire tordu s'est ouverte sur le toit de notre maison. Mon père est mort il y a trois mois. Bientôt, on bouffera les chats errants. Ma grand-mère, désormais, n'a plus faim. Ma mère fixe avec des yeux de folle la flaque de sang rose qui fait des grumeaux sur le parquet. La main d'Andréa tremble dans la mienne. C'est la guerre, la guerre, et je n'y comprends rien. J'ai envie de m'enter-

rer vivant dans la cave dont l'entrée est demeurée accessible, avec les yeux de trèfle d'Andréa, le soleil qui cascade sur ses épaules, son odeur animale, sa chair tendre, sa peau douce, et claquer la porte au nez de l'humanité. Les instants de réveil qui suivent la mitraille sont insoutenables : il y a des morts, et des survivants qui les comptent ; il y a des blessés et des gens qui les cherchent. Ce qu'il reste de la fourmilière commence à remuer et les cris se mêlent dans une rumeur dont les mots se chevauchent, se heurtent, s'annulent. Parfois, des murs s'écroulent à retardement, des toits se creusent comme un ventre affamé, lentement aspirés par le vide. Longtemps après le départ des bombardiers, il est encore temps de mourir. J'ai peur des murs lézardés que le premier vent pourrait souffler comme un jeu de cartes. J'ai peur du feu qui lèche l'immeuble voisin. Cette déflagration monstrueuse qui a secoué notre maison, j'en redoute l'écho, les ondes qui courent peut-être encore dans les entrailles des pierres. Nous sommes là, plantés dans les gravats. Il faudrait que je bouge, que je parle, que je prenne ma mère dans mes bras et que je l'emporte comme une petite fille qui ne se serait pas endormie au bon endroit. Mais je ne peux rien faire, ni dire un mot ni marcher : je suis enraciné dans mes décombres intimes. Le remords et les regrets ressemblent aux façades têtues qui restent debout au seuil du néant, masquant l'absence de mystère, comme un décor de théâtre. La main d'Andréa caresse mes cheveux : je neige à petits flocons sur le corps de ma grand-mère.

La Ventresque, La Gig', La Géante-en-largeur, La Bouffeuse d'horizon...

Quand j'étais gosse, ma mère m'avait promis un petit frère ou une petite sœur. Je parlais à son ventre rond, lui racontais des histoires, lui inventais des futurs. J'attendais, j'espérais, impatient, fébrile, cet enfant dont je serais le héros, le guide, le complice. Maman était revenue seule de la maternité. Le bébé était mort... J'avais cru que ma grand-mère, de jour en jour plus grosse, l'avait dévoré. Comme personne n'avait été d'humeur à

sourire de mes imaginations monstrueuses, j'avais acquis la conviction que la vieille était bel et bien une ogresse. Les croyances de gosse, il en reste toujours quelque chose : la lie se dépose au fond des êtres et s'obstine à gâter les breuvages futurs de la vie.

Et si les ogresses n'avalent les enfants que pour les protéger de la folie meurtrière des hommes ?

C'est la faute aux nuages et au tonnerre. Le ciel était bas, et fumé comme des verres d'aveugle. Il roulait des épaules de traître par-dessus les toits. Les avions traçaient des coups de fourchette dans la purée des cieux. La nuit tombait. La sirène a rugi un peu tard. Maman était descendue à la cave. La Gig' lisait dans son fauteuil. Andréa écoutait la TSF, en sourdine, l'oreille collée au poste. Je regardais par la fenêtre le sale temps qui obstruait l'espace. Soudain, un bruit terrible s'est vrillé dans ma tête. La maison tremblait. Quand le plafond s'est décroché, j'ai vu ma grand-mère bondir sur Andréa, la jeter au sol, la recouvrant de son corps énorme. La poutre s'est abattue sur le dos de La Gig'. Avec ses bras écartés, ma grand-mère ressemblait à un Jésus en croix. J'ai sorti Andréa vivante du ventre de L'Ogresse. J'ai murmuré « Merci » en pensant « Pardon », dans le vide, à l'absence gigantesque, pour quelqu'un qui n'était plus personne.

La maison d'Andréa est restée debout, avec sa toiture bien d'aplomb sur les murs. Nous irons y finir la nuit, si la nuit veut bien finir.

Le ciel s'est dégagé. Par la bouche du toit, il pleut des étoiles. Un rayon de lune auréole La Gig'.